

## Rencontre avec la peur à la croisée des chemins

(2 496 mots)

Quelle soirée magnifique ! Sentez-vous les subtiles exhalaisons que le sirocco naissant nous apporte d'une lointaine oasis ? L'atmosphère se nimbe d'un parfum fantastique. Vous avez raison, jeune homme, de coucher quelques mots sur votre papier, on ne peut trouver moment plus propice à l'écriture que cet instant où la nuit dépose une fine rosée sur les solitudes du désert. Ne restons pas ainsi en retrait du camp, rejoignons mes compagnons Touaregs. Venez, nous pouvons aller prendre nos aises autour du feu pour assister à la cérémonie du thé. Et regardez par ici, ce tableau fabuleux, auréolé d'exotisme par la lueur blafarde de la lune qui vous invite à le décrire en quelques lignes. Il y a là ces silhouettes fantomatiques, ces boubous virevoltant dans les soupirs éoliens, allant de l'une à l'autre de ces tentes qui se nichent au creux des dunes, pour s'y abriter des myriades de grains de sables leur fouettant le visage. A quelques endroits flamboient des foyers dont l'on alimente la flamme toute la nuit durant, pour tenir dans l'ombre les Djinns malfaisants qui s'y glissent. Entrons sous cette grande tente, d'où s'échappe l'odeur appétissante du taguella et de la viande de mouton pimentée, d'où nous viennent aussi ces chants envoutants accompagnés par la délicate caresse d'un archer qu'une main de femme fait glisser sur la corde de l'imzad. Heureux hasard que nos chemins se soient croisés, vous avez de la chance d'assister à un tel spectacle, d'être un voyageur accueilli avec tant de gaité par mes compagnons nomades. Asseyons-nous parmi eux, le premier thé va être servi.

Vous êtes bien perspicace jeune ami, car effectivement, je suis né et ai vécu une longue période de ma vie en France. Vous ne vous êtes point laissé induire en erreur par ma barbe noire et ma peau brunie par le soleil sur laquelle a déteint le bleu ciel du chèche dont je me coiffe. Quelle raison m'a poussé à vivre ici ? La peur. Souhaiteriez-vous entendre l'étrange histoire qui fut mienne ? Peut-être y trouverez-vous un quelconque intérêt à la transcrire sur votre papier.

Quand j'avais votre âge, j'étais un homme bien différent. J'aspirais à des ambitions simples tel que fonder une famille et de jouir d'un certain confort de vie. Fraichement diplômé en médecine, je m'évertuais à honorer le serment d'Hippocrate, tout en accumulant assez de richesses pour parvenir à mes fins.

Je résidais à Paris, en ce mois de janvier 1910 qui vit les eaux de la Seine s'engouffrer dans le dédale de la capitale. Jamais, de mémoire d'îliens, on ne connut pareilles inondations. Les journaux titraient « *La crue millénaire* » et affichaient en couverture des photos où l'on voyait des familles entières être évacuées de leurs maisons sur de petits canots. Les tramways arrêtaient de circuler, les gares étaient envahies par les eaux et le métro engorgé. Des quartiers entiers se trouvaient privés d'électricité et les jours suivant s'annoncèrent sombres. Les bouches d'égout vomissaient inlassablement leur bile nauséabonde et on se résignait à jeter les détritrus directement dans le fleuve. Les autorités étaient alarmées par les risques d'épidémie et par le coût des réparations futures. De toute la patrie, on venait prêter main forte aux sinistrés, dans un élan de solidarité nationale. Le cœur de la cité moribonde s'arrêta de battre, elle était paralysée à l'image du Zouave du pont de l'Alma qui était immergé jusqu'aux épaules. Pour ma part, je me trouvais au premier rang

de ce théâtre désastreux. Mais, je n'avais semble-t-il rien à craindre pour mon appartement situé au troisième étage d'un immeuble faisant face aux quais de la Seine capricieuse.

De ma fenêtre, au sommet d'une abrupte falaise de pierre crépis de beige, s'offrait à mes yeux le surprenant spectacle de la nature reprenant ses droits sur l'urbanisme du baron Haussmann, recouvrant les routes pavées d'un antique marécage d'où émanaient des effluves pestilentiels. On avait installé des pontons de fortune dans cette mangrove de platanes dénudés par l'hiver, plongeant profondément leurs racines sous deux à trois mètres d'eau. Je regardais mélancoliquement la Seine qui se grisait des rayons du soleil crépusculaire et le balai énigmatique de quelques barques qui glissaient sur l'onde. Puis, j'aperçus aussi en contrebas, trois vieillards assis sur un muret et équipés de canne à pêche. Amusé, je leur demandais quels poissons ils pensaient attraper car cela piquait ma curiosité. L'un d'eux me répondit qu'un spécimen, de grande taille, rodait dans les alentours et qu'on voyait parfois l'ombre floue de sa silhouette énigmatique filer sous la surface. Chacun à leur tour, ils m'exposèrent leurs hypothèses quant à la nature de la créature, allant de l'énorme silure du Danube capable d'avalier un canard au dauphin ayant remonté le fleuve, en passant par l'impitoyable requin. Leurs propos me laissèrent incrédule. « Monsieur le docteur, vous devez nous prendre pour des fous, mais que penseriez-vous d'un cas comme celui-ci ? » Là-dessus, ils se mirent à rire, et me montrèrent au loin un homme sur une barque qui s'évertuait à tirer un filet de pêche en travers d'une rue.

Plus tard dans la soirée, je partis visiter un patient que la goutte martyrisait pour lui remettre un remède et empocher quelques francs. Celui-ci m'invita à rester diner et nous passâmes agréablement de longues heures à discuter jusqu'à ce que l'horloge sonne minuit.

Quand je fus sorti de l'immeuble et que je mis pied sur l'étroit ponton, l'atmosphère humide fit courir un frisson le long de ma nuque. Un sentiment de solitude m'enveloppait dans cette artère de la ville vide d'âmes humaines. L'eau les avait chassées, elle avait pris possession de leur terre et elle clamait sa force que l'on ne peut endiguer. Son visage reflétant la lune se ridait de remous colériques et des vagues folles tambourinaient contre les murs de la cité. Le tumulte du courant ronflant dans la rue annonçait la décrue. Ce torrent de bruit bourdonnait à mes oreilles, quand soudain, un autre son presque inaudible attira mon attention. On eut dit une plainte d'un autre âge venant au-devant de moi. Je pressais le pas plus encore, ensorcelé par la détresse de ce chant langoureusement terrifiant. L'allée débouchait sur un carrefour submergé d'eau. La mélodie s'était tue et je scrutais la pénombre pour en découvrir l'origine. Au bout de quelques minutes, je l'aperçus. Un tourbillon gourmand l'enlaçait, elle qui s'accrochait à la vie de ses mains frêles serrées à un poteau, cette jeune fille aux vêtements découpés par les lames de l'eau. Je me mis à crier pour lui signaler ma présence, l'encourager à tenir bon et à appeler au secours en ce lieu dépeuplé. Ne répondant qu'à mon courage, mon corps plongea immédiatement dans le siphon impétueux. Une douzaine de brasse nous séparaient mais le courant était tel que je sombrais une première fois et découvris en remontant que la jeune fille avait disparue. S'était-elle noyée ? Mes membres étaient transis par le froid, mon cœur s'emballa et la panique me submergea. L'étreinte liquide finit par m'entraîner par le fond et me fit rouler sur le pavé. Ma personne valsait disgracieusement dans cet opaque théâtre aquatique parmi les figures difformes et glissantes qui tournoyaient autour de moi. On eut dit une souris avec laquelle joue un chat avant de la dévorer. L'eau fétide pénétrait ma bouche, je cru que ma dernière heure était arrivée.

Finalement, je me sentis tiré vers le haut et retombé sur le fond dur d'une barque. Deux mains robustes me saisirent par les épaules et me secouèrent vivement. Mon sauveur n'était autre que le pêcheur que j'avais vu installer des filets quelques heures auparavant. Sa carrure fort vigoureuse et son faciès laissaient présager un caractère farouche, de part ses traits durs et anguleux, taillés dans une peau rugueuse comme la pierre. J'étais déboussolé et mis un certain temps à entendre cette phrase insensée qu'il me lançait en boucle : « La sirène ! Vous avez vu la sirène ?! » L'image de la jeune fille se noyant resurgissait de ma mémoire. Je me défiais de l'emprise du pêcheur, de sa folie manifeste, et le somma de me débarquer. Sa réaction fut celle d'un animal dominé, il se mura dans un profond mutisme et obtempéra.

Dès l'aube, je me trouvais sur les lieux du drame en compagnie des gendarmes que j'avais alertés. Toute la journée, on dragua à l'aide de perches les endroits les plus profonds du carrefour. En vain. Les efforts déployés ne permirent point de la retrouver. Peut-être s'était-elle sauvée par ses propres moyens, mais l'hypothèse la plus probable fut que son corps ait été charrié par le courant jusque dans le gosier du fleuve affamé. Le commissaire insista pour que je le suive à la recherche du vieux pêcheur. Nous le trouvâmes à quelques pâtés de maisons de là, en train d'accrocher des clochettes à un filet qu'il venait de poser. Aux questions du fonctionnaire, il répondit avec méfiance. Ses propos furent des élucubrations édifiantes de sa folie. Il parla d'une sirène qui avait quitté ses récifs océaniques pour chercher des proies virils à charmer dans les méandres de cet Atlantide moderne et s'était donné pour quête de l'attraper. Il affirma m'avoir sauvé de ce monstre fabuleux et la coïncidence des événements me troubla. De ce fait, j'acceptai de le suivre la nuit suivante quand il me le proposa.

Le pêcheur cramait sa cigarette, impassible, et la fumée se mêlait à la nappe de brume qui nous environnait, dans laquelle la brise dessinait d'angoissantes chimères. Minuit approchait, nous nous tenions silencieux sur la barque. Soudain, notre sang ne fit qu'un tour quand nous entendîmes le tintement frénétique d'une clochette et nous nous mîmes à souquer fermement dans sa direction. Quelque chose s'était laissé prendre au piège et la clochette se substituait à ses cris de détresse. Nous halâmes le filet pour le monter à bord et une force prodigieuse s'opposa à la nôtre. L'onde se contorsionnait sous l'effet de la lutte, se brisait et écumait, projetant sur nos visages de violentes gerbes d'eau glacée. Les cordes nous limaient la paume des mains et impuissants, nous dûmes lâcher prise, mais la main de mon compagnon resta prisonnière du filet. L'horreur dont je fus pris atteignit son paroxysme quand j'entendis son cri fou et qu'il bascula par-dessus bord. Je n'eus pas le temps de le rattraper et il disparut dans les eaux d'obsidienne qui s'apaisèrent sur l'instant, repues par ce dernier repas.

La décrue s'étala sur plusieurs jours, laissant réapparaître les allées parisiennes telles des vestiges oubliés. Les stigmates laissés par cette inondation sauvage avaient transformé le tableau de la capitale et l'on commençait à évaluer l'ampleur des dégâts. Quant à moi, je tentais de ressaisir le fil d'une vie normale, mais mes péripéties m'avaient considérablement bouleversé. J'étais assailli de questions sans réponses. Qu'était-il arrivé à la jeune fille ? Quelle était cette chose qui emporta le pêcheur ? Ai-je vraiment survécu et pourchassé une sirène ? Je crus à tort recevoir une once de réponse quand les gendarmes vinrent me chercher pour identifier un corps. Il se trouvait dans une cave encore partiellement inondée, inextricablement empêtré dans un filet. Comment est-il arrivé là ? Le pauvre homme dégageait l'odeur infecte d'une putréfaction déjà avancée. Sa chair mise à nu

présentait d'horribles meurtrissures comme si des écrevisses ou quelques poissons nécrophages avaient festoyé, peut-être même des rats. Je ne pus supporter la vision de son visage atrocement mutilé, de cette bouche vidée de sa langue et de ces lèvres déchiquetées en un rictus abominable. On eut cru que la Mort elle-même lui avait donné un dernier baiser.

A partir de ce jour, perdu dans les limbes de l'incompréhension la plus totale, un sentiment étrange prit possession de moi. Il rampait dans mes entrailles tel un serpent insaisissable. C'était la peur. Les mystérieux événements dont je fus le témoin en sont à l'origine et l'eau qui dormait à présent paisiblement dans son lit en devint l'incarnation malfaisante. Il m'était devenu impossible de m'approcher du fleuve, de traverser l'un de ses ponts menant à l'autre rive. J'étais prisonnier de cette angoisse perpétuelle. Je restais cloîtré dans mon appartement des jours durant et évitais de passer devant ma fenêtre qui donnait sur la Seine. Chaque nuit, je tremblais dans mon sommeil en m'imaginant qu'une nouvelle crue puisse se produire et quand j'entendais certains matins la pluie battre à mes volets, des larmes me montaient aux yeux. Je ne pouvais plus supporter cet état qui m'accablait. Je devais fuir Paris, loin de ce cours d'eau qui me hantait, vers l'un de ces havres coloniaux où je pouvais aspirer à la paix de l'esprit.

Ayant vendu tous mes biens, j'abandonnais mes rêves d'autrefois et partis en direction du Sud. Il me fallait atteindre mon but au plus vite. A Marseille, j'embarquais sur un bateau en partance pour le Maghreb et entrepris un périple des plus éprouvants dont je garde un ténébreux souvenir. Ma peur de l'eau atteignit des proportions incomparables. La calme Méditerranée était un plat miroir pour le soleil mais ma réalité, déformée par la terreur, la transforma en une mer déchainée. Je luttais dans une tempête intérieure face à des vagues de folie et un immonde Kraken, remontant des abysses de mon inconscient, élança ses tentacules immenses et visqueux pour saisir et briser la coque de ma raison à la dérive, pour l'engloutir dans un maelstrom hurlant.

Au terme de cette traversée interminable de trois jours, je débarquais à mon grand soulagement sur les côtes marocaines couronnées de lumière et me hâtai de mettre rapidement de la distance entre l'immensité maritime, qui faillit me faire chavirer dans la démence, et moi-même. Je décidai de m'enfoncer dans les terres de feu dans une fuite désespérée. Enfin, je croyais être libre de vivre en paix, de suivre la piste du soleil à dos de dromadaire et de ne faire qu'un avec ce désert aride, d'être uni pour le restant de mes jours avec ses milliards de grain de sable qui n'ont jamais connu goutte d'eau. Mais le mirage que je suivais s'estompa aux portes du Sahara, quand l'eau qui me terrifiait et que je buvais avec dégoût vint à me manquer. Je la sentais qui suait à mes tempes, elle défilait en colonnes bien rangées, cette peur qui célébrait son triomphe.

Les Touaregs me trouvèrent sous l'ombre d'un rocher et crurent que je ne faisais qu'un avec celui-ci, statue desséchée et figée dans l'attente de la grande faucheuse. Ils me soignèrent des brûlures que l'astre d'or m'infligea en punition de ma faiblesse face à l'effroi que j'avais fui. Je me remis peu à peu de cette étrange aventure dont j'étais rescapé. En écoutant mon histoire, les nomades se prirent d'affection pour ma personne et m'invitèrent à suivre leur caravane à travers ce pays de la soif. Ils m'enseignèrent l'art de combattre vaillamment mes démons, en se forgeant des armes de courage. Voyez-vous jeune homme, chaque gorgé d'eau que j'avale, chaque thé que je bois, sont des victoires face à ma peur.